

Études littéraires africaines

LULU (Annie), *Peine des faunes : roman*. Paris : Julliard, 2022, 311 p. – ISBN 978-2-260-05503-7

Anthony Mangeon



Numéro 54, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1098494ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1098494ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mangeon, A. (2022). Compte rendu de [LULU (Annie), *Peine des faunes : roman*. Paris : Julliard, 2022, 311 p. – ISBN 978-2-260-05503-7]. *Études littéraires africaines*, (54), 141–142. <https://doi.org/10.7202/1098494ar>

poudre de chocolat comme il achète de la poudre de cocaïne » (p. 103). Forte d'une « parole [qui] vient de loin » (p. 102), Gnianh énonce, dans un discours cette fois ininterrompu et où le futur de certitude remplace enfin le conditionnel, son plan à la fois terrible et comique pour insérer « des circuits illégaux de distribution de poudre de chocolat dans le modèle du grand banditisme », « financer aussi des milices, des coups d'État, des chercheurs, des politiques, des cinéastes, des chanteurs, tous ceux qui se dresseront contre leurs propres gouvernements au nom de notre poudre » et former « chez nous des choco-djihadistes » (p. 103). Bien qu'on puisse regretter que ce dernier chapitre magistral ne soit pas plus long, on comprend que Gauz' nous laisse volontairement sur notre faim pour mieux nous projeter dans la réalité – car 2030, c'est demain...

Alice DESQUILBET

LULU (Annie), *Peine des faunes : roman*. Paris : Julliard, 2022, 311 p. – ISBN 978-2-260-05503-7.

Le deuxième roman d'Annie Lulu n'est pas à proprement parler une fiction du futur africain, mais d'abord une saga familiale qui s'étend sur plus d'un demi-siècle et cinq générations. L'histoire commence dans la Tanzanie des années 1980, pour s'achever dans l'Angleterre des années 2040 ; et elle met en scène les luttes d'une lignée de femmes. Omra l'ancienne coordonne ainsi la résistance d'un village aux tentatives d'expropriation d'une compagnie pétrolière venue racheter et creuser les terres ancestrales pour y faire passer un oléoduc ; « Rébecca, que tout le monde surnommait Nyanya, grand-mère, à cause de la ressemblance frappante qu'elle avait avec sa grand-mère maternelle morte en couches » (p. 17), transmet ensuite à sa fille Margaret un profond respect pour tous les vivants, qu'elle a elle-même hérité de la vieille Omra. Dans cette famille, en effet, « une mère ne mange pas les enfants des autres mères » (p. 44). Plus que dans les traditions animistes africaines, ce véganisme pionnier s'ancre d'abord dans une réinterprétation radicale de la Genèse : « C'est dans un jardin qu'Il nous a placés en premier, pas dans une boucherie. [...] Il nous a dit *d'abord*, il nous a ordonné *en premier* : *Tous les arbres du jardin, tu peux t'en nourrir* » (p. 45). Le refus du sang et de la nécessité de tuer d'autres animaux débouche sur une condamnation générale de la violence ainsi que sur une défiance foncière envers les hommes qui « aiment la viande » (p. 44) et, partant, sont d'une agressivité sans frein : « ils nous tuent, ils nous violent, ils nous battent, [...] ils font la même chose à toutes les femelles qui habitent sur terre, qu'on soit leur vache, leur mère, leur fille ou leur femme » (p. 127). Malgré cet avertissement reçu de sa mère, Margaret n'échappe pas à son destin de victime : son féminicide est l'occasion romanesque de resserrer les liens intergénérationnels entre

ses filles, Jina et Viviane, qui fuient leur père assassin, et leur grand-mère Nyanya (Rebecca).

Quand cette dernière décède à son tour en 2022, le récit bascule résolument dans l'anticipation : Jina retourne en Tanzanie, dans le village de sa grand-mère Omra, tandis que Viviane, devenue mère, part s'installer en Écosse avec son mari, Ari, et leur fils Jacob. En quelques pages s'installe alors l'apocalypse. « L'arrivée massive de nombreux réfugiés économiques et climatiques » (p. 252) bouleverse en effet profondément les sociétés européennes, tandis que « la situation catastrophique des espèces animales » (p. 253), menacées d'une extinction de masse, engendre d'autres migrations incontrôlées : c'est « la Peine des faunes » (p. 253), qui donne son titre au roman et divise bientôt les populations humaines en tueurs ou en protecteurs des bêtes. Une forme d'utopie n'en voit pas moins le jour : « ce pour quoi Omra s'était battue toute sa vie durant, la reconnaissance des faunes, de leur personnalité juridique, l'adoption générale d'une alimentation à base de plantes, l'interdiction absolue de tuer, se produisait et était devenu le nouvel idéal sociétal, la nouvelle normalité culturelle » (p. 254-255).

La dernière partie du roman (« Un ») ouvre la voie à une forme de réconciliation entre hommes et femmes, tout comme entre bêtes et humains : avec la mort naturelle de Samuel, l'assassin de Margaret, c'est aussi « un vieux monde » qui entre « dans sa tombe » (p. 311), tandis qu'une nouvelle génération d'hommes – à commencer par Jacob, l'enfant de Viviane, et son propre fils à naître, dans la dernière page du récit – se tient désormais « dans le sillage des femmes avec la vie au poing » (p. 312).

Anthony MANGEON

NICOT (Stéphanie), dir., *Afrofuturisme : l'avenir change de visage*. [À la couverture : « Anthologie des imaginables 2022 ».] Saint-Laurent d'Oingt : Les Éditions Mnémos, 2022, 370 p. – ISBN 978-2-354-98976-4.

Pour la vingtième édition de son festival des littératures de l'imaginaire, du 19 au 22 mai 2022, la ville d'Épinal avait choisi de mettre l'afrofuturisme à l'honneur. Coordonnée par Stéphanie Nicot, directrice artistique de ces Imaginales, et publiée conjointement à l'événement par les éditions Mnémos, cette anthologie réunit une vingtaine d'auteurs, principalement issus du monde francophone (Belgique, France métropolitaine et d'outre-mer), mais également du monde anglophone, avec deux nouvelles traduites des romancières étatsuniennes Rivers Solomon (« Soif de sang ») et Sofia Samatar (« Demande de prolongation de contrat de travail à bord du Clarity »). Aux côtés de quelques figures renommées de la SF française, comme Richard Canal (« Miss Washington ») et Raphaël